

# LA «MISE À L'INDEX» PAR LES SALÉSIENS FRANÇAIS DE LA PREMIÈRE BIOGRAPHIE COMPLÈTE DE DON BOSCO EN 1888

Francis Desramaut

## Les biographies de don Bosco au dix-neuvième siècle

Les trois premiers ouvrages qui peuvent être qualifiés de biographies de don Bosco furent écrits en langue française. En 1881, le médecin niçois Charles d'Espiney (1824-1891), coopérateur et ami de don Bosco, publia un récit anecdotique intitulé *Don Bosco*,<sup>1</sup> qui connut aussitôt un grand succès. Dès 1882, le patronage Saint-Pierre de Nice assumait son impression. Neuf «éditions» de ce petit livre auraient paru avant la mort de don Bosco en 1888. Son voyage en France (1883) provoqua, outre deux publications sur sa présence à Paris, l'une de Léon Aubineau, l'autre d'un «Ancien Magistrat» non identifié avec certitude, la rédaction d'un copieux ouvrage, pour lequel don Bosco lui-même éprouvait une grande estime: *Dom Bosco et la pieuse Société des Salésiens*,<sup>2</sup> par Albert du Boys (1804-1889). Ce livre d'Albert du Boys fut immédiatement traduit en italien et publié dès 1884 muni d'une préface laudative. La troisième biographie, la seule, on le verra, à mériter cette appellation, oeuvre de Jacques-Melchior Villefranche intitulée: *Vie de Dom Bosco fondateur de la Société salesienne*,<sup>3</sup> sortit des presses en juin 1888, environ quatre mois après la mort du saint. Mais, à la différence des deux précédentes, qu'ils propageaient de leur mieux, les salésiens lui firent grise mine. La brève polémique qui accompagna sa naissance n'eut pour résultat positif que d'introduire dans l'histoire de don Bosco un logion devenu célèbre, mais d'origine problématique: «Don Bosco è un mistero», disait don Cafasso.

## Jacques-Melchior Villefranche (1829-1904)

Jacques-Melchior Villefranche est aujourd'hui parfaitement inconnu du monde salésien. Il était né en 1829 à Couzon (Rhône), petit village des

<sup>1</sup> Nice, impr. Malvano-Mignon, 58, rue Gioffredo, 1881, 180 p.

<sup>2</sup> Paris, Jules Gervais, 29, rue de Tournera, 1884, VI-378 p.

<sup>3</sup> Paris, Bloud et Barrai, 4, rue Madame, et 39, rue de Rennes, 1888, XII-356 p.

bords de la Saône, qui ne sera appelé Couzon au Mont d'Or qu'à partir de 1897. Après de bonnes études secondaires au collège de Largentière, il avait envisagé d'entrer dans la Compagnie de Jésus: il bifurqua vers l'administration des Postes. Il prit part à la guerre de Crimée, puis séjourna à Bucarest. Nous ignorons si sa vocation d'écrivain et de journaliste s'éveilla à son retour en France.

En tout cas, à quarante ans cet homme actif cumulait les travaux. En 1870, un livre intitulé *La télégraphie française, étude historique, descriptive, anecdotique et philosophique*, fut publié à Paris, chez Palmé, sous le nom de «J.-M. Villefranche, directeur des transmissions télégraphiques à Versailles». Et, en 1876, M. Villefranche devint propriétaire du *Journal de l'Ain*, l'un des quatre journaux de Bourg-en-Bresse, chef-lieu du département de l'Ain, lequel est situé au nord-est de Lyon. Le *Journal de l'Ain* coalisait en politique les tendances conservatrices, autrement dit monarchistes et contrerévolutionnaires, du département. Son adversaire local était le *Courrier de l'Ain*, de convictions républicaines, quoique avec la mesure qui sied à une population bressane, peu portée aux extrêmes. Ce *Courrier de l'Ain* était partisan d'«une république sage et progressive, qui inspire confiance aux intérêts..., une république conservatrice dans le véritable sens du mot».

Sur ce, en 1877, la France bascula dans un républicanisme anticlérical mal supportable par un homme tel que M. Villefranche. Le propriétairegérant du *Journal de l'Ain* appartient à l'opposition déterminée au gouvernement de la République française durant toute la fin du siècle et jusqu'à sa mort en 1904. Il ne baissa un peu la garde qu'au temps de Méline (1896-1898), pour reprendre la lutte de plus belle à celui de Waldeck-Rousseau (1899-1902). Il fut alors antidreyfusard, pourfendit le Juif, le Protestant, le Franc-maçon, les panamistes, les internationalistes...<sup>4</sup> L'homme était donc peu enclin soit au catholicisme libéral, soit à la politique conciliatrice de Léon XIII.

Quand il publiait la vie de don Bosco, Jacques-Melchior Villefranche était aussi un écrivain catholique apprécié des cercles bien-pensants. Sa bibliographie nous convainc qu'il avait un faible pour les récits héroïques et édifiants. Il avait publié en 1862 *Les Martyrs du Japon*; en 1865, l'*Histoire des 19 martyrs de Gorcum*, et, en 1869, celle des premiers martyrs chrétiens, qu'il intitulait: *Cinéas ou Rome sous Néron*. En 1892, ce sera: *Dix grands chrétiens du siècle*: O'Connell, Donoso Cortes, Ozanam, Montaïembert, de

<sup>4</sup> Je tire les renseignements sur le *Journal de l'Ain*, de la notice de Patrice CAILLOT, *Bibliographie de la presse française politique et d'information générale, 1865-1944*. 1: Ain, Paris. Bibliothèque nationale, 1974, p. 8-10.

Melun, Dupont, Louis Veuillot, Garcia Moreno, de Sonis, Windthorst. Dans un ouvrage édité en 1877, lui-même nous apprend que son recueil *Le Fabuliste chrétien* (1875) avait été honoré des suffrages de Mgr Mermillod et de Mgr Richard, autrement dit de deux évêques parmi les plus éminents de cette époque. Quelques mois avant la mort de Pie IX, il avait publié une grande biographie de ce pape: *Pie IX, sa vie, son histoire, son siècle* (1876).

L'ouvrage, qui flattait l'opinion conservatrice, fut aussitôt très répandu. L'année suivante, donc encore du vivant du pape, il connaissait déjà une cinquième édition,<sup>5</sup> non seulement «revue avec soin et augmentée», mais assortie de lettres de félicitations à l'auteur, signées par d'illustres prélats et par les chefs du parti catholique: Emile Keller et Albert de Mun. En 1889, *Pie IX* en sera à sa seizième édition. L'histoire de Pie IX par M. Villefranche était d'un contre-révolutionnaire sur le point de devenir antidreyfusard.

Pour lui le diable et ses suppôts avaient engendré la révolution de 89. Depuis cette date, l'Eglise, sans cesse attaquée, se défendait contre elle. On y apprenait par exemple que la publication de *Quanta cura* et du *Syllabus* (1864) «était le coup le plus terrible dont la Révolution eût été encore frappée». Aussi, continuait-il, «gouvernants et révolutionnaires n'eurent-ils qu'une seule voix pour couvrir celle de Pie IX. On lui reprocha de créer, de gaieté de coeur, un divorce entre le catholicisme et le libéralisme moderne; on feignit de ne pas voir qu'il ne faisait que le constater, ce divorce, et que peut-être il y avait quelque mérite et quelque grandeur à le proclamer ainsi en face du libéralisme tout-puissant. On l'accusa de troubler la paix du monde. Oui, sans doute, il la troublait, mais comme la sentinelle trouble le repos du camp en montrant l'ennemi, comme le médecin trouble le repos du malade en promenant le scalpel entre les chairs vives et les chairs gangrenées.<sup>6</sup> Albert de Mun et Léon Harmel ne tenaient pas un langage très différent ces années-là, au temps de la création de l'Oeuvre des Cercles ouvriers.

### **La «Vie de Dom Bosco, fondateur de la Société Salésienne» (1888)**

Le monde catholique contre-révolutionnaire attirait alors don Bosco en France. Parce que journaliste, M. Villefranche s'intéressa à lui en 1883 pendant son grand voyage jusqu'à Paris et Lille. Et l'idée lui vint de rédiger lui aussi une biographie du saint personnage. Selon la préface de son livre, don Bosco commença par attirer sa curiosité, puis il suscita son admiration

<sup>5</sup> Lyon, Jossierand; Paris, Jules Vic, 1877, XX-560 p.

<sup>6</sup> *Pie IX...*, 5ème éd., 1877, p. 240-242.

et enfin il le remplit de «stupeur». «C'est bien un Vincent de Paul que ce Piémontais, et un Vincent de Paul doublé d'un François de Sales. Aussi habile organisateur que ces deux grands saints et aussi ardent promoteur du règne de Dieu sur la terre; aussi passionné que le premier pour le relèvement des déshérités de ce monde, et aussi suave de douceur et de bonne grâce que le second, quoique avec moins grand air, à cause de l'infériorité de naissance; mais, comme éducateur, il fut incomparable. Personne peut-être n'eut jamais à un degré pareil l'amour de la jeunesse et le don de la gagner, de la séduire, de la pétrir à sa guise».<sup>7</sup>

La sainteté de don Bosco l'avait enthousiasmé. Son ouvrage la mettrait en lumière, car, assurait-il, les miracles, leur estampille nécessaire à son goût, ne le rebutaient pas, au contraire. Toutefois, il serait surtout, expliquait-il, «une histoire de la formation des âmes; formation d'abord d'une âme d'élite par les soins d'une admirable mère; ensuite, par les soins de cette âme, formation de milliers et de milliers d'âmes incultes et sauvages en général, et des moins bien préparées». M. Villefranche avouait s'être complu à étudier un aspect de don Bosco jusque-là ignoré en France. «Après la méthode de don Bosco, écrivait-il, ce que j'ai analysé avec le plus d'amour, c'est son oeuvre littéraire. Aucun de ses biographes, à ma connaissance, ne nous avait encore révélé dom Bosco sous cet aspect. Pour moi — on en sourira peut-être — ma joie a été vive de me trouver un tel confrère. Dom Bosco écrivain, dom Bosco journaliste, dom Bosco imprimeur, dom Bosco éditeur, quelle bonne fortune pour nous tous qui vivons du livre et du journal!»<sup>8</sup>

M. Villefranche avait probablement à peu près terminé son récit quand don Bosco expira à Turin le 31 janvier 1888. M. Cartier sera bien téméraire de lui reprocher de l'avoir plus ou moins bâclé en quelques semaines. Comme il l'avait fait pour Pie IX en 1876, il avait peut-être envisagé de le publier du vivant du héros. Au printemps de 1888, il n'eut vraisemblablement qu'à composer le récit des dernières semaines, de la mort et des funérailles de don Bosco, sur lesquelles le *Bulletin salésien* le renseignait abondamment. Et son livre fut prêt. J.-M. Villefranche «directeur du Journal de l'Ain» data sa préface de Bourg-en-Bresse, le 29 mai 1888. L'ouvrage, un in-8° de XII et 356 pages, parut en juin chez l'éditeur-libraire Bloud et Barrai, qui disposait de deux magasins à Paris, l'un rue Madame, l'autre rue de Rennes.

Correctement composé, il couvrait en vingt-huit chapitres tout l'arc de la vie de don Bosco, de sa naissance en 1815 à sa mort en 1888. L'histoire de l'oeuvre n'alourdisait pas inutilement l'histoire de l'homme. Villefranche

<sup>7</sup> J.-M. VILLEFRANCHE, *Vie de Dom Bosco...*, p. VIII.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. X-XI.

ne s'attardait pas sur l'enfance. Dès son chapitre II, Jean Bosco entrait «dans les ordres»; et, au chapitre III, il entreprenait l'oeuvre salésienne à Turin. A chapitre IX, l'année 1850 était dépassée, don Bosco conversait avec le ministre Rattazzi et l'ex-abbé De Sanctis. Les anecdotes ne noyaient pas les vues d'ensemble. Un chapitre (chap. XII) était consacré aux saints élèves dont Jean Bosco avait raconté la vie; trois chapitres (XIV, XV et XVII) traitaient de l'éducateur et de l'enseignant salésiens; un chapitre (XXI), des coopérateurs salésiens; deux chapitres (XX et XXIII), des missions salésiennes pour leur plus grande part. Des anecdotes agrémentaient le récit. Les histoires d'attentats, les exploits du chien *Grigio* et les «guérisons étonnantes» remplissaient des paragraphes substantiels. Nous verrons que ce n'était pas un chef d'oeuvre historique. Mais, tout compte fait, des trois biographies de don Bosco à la fin du dix-neuvième siècle, celle de M. Villefranche était la mieux composée. Son auteur pouvait la donner pour «complète». En pays français, elle ne sera remplacée que par celle du P. Auffray en 1929.

### La réaction bienveillante de don Rua (3 juillet 1888)

M. Villefranche était assurément satisfait de son livre. «Voici une merveilleuse histoire, et qui n'était pas assez connue en France», écrivait-il aux premières lignes de sa préface. Il la terminait dans des sentiments d'espoir un peu tremblant pour le succès de son oeuvre et d'admiration très affichée pour son héros: «Puisse *Dom Bosco* trouver autant de lecteurs que Pie IX! Je n'ose l'espérer. Et pourtant dom Bosco sera, entre Pie IX et Léon XIII, une des plus belles figures de notre temps». <sup>9</sup> Sans tarder, il en fit expédier un ou plusieurs exemplaires à Turin, notamment à l'intention du successeur de don Bosco, don Michel Rua.

En la personne de leur supérieur général, les salésiens commencèrent par répondre favorablement à l'attente un peu anxieuse de M. Villefranche. Par une lettre datée du 3 juillet don Rua lui exprima sa reconnaissance pour l'envoi de son livre, avant même de l'avoir lu entièrement, «le peu qu'(il) en avait pu voir lui ayant paru bien bon et bien agréable». Il lui promettait «de (lui) signaler les omissions ou erreurs», comme M. Villefranche l'en avait lui-même prié dans sa lettre d'accompagnement. <sup>10</sup>

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. VII, XI.

<sup>10</sup> Détails de cette lettre de don Rua, dont nous ignorons l'original, dans la lettre de J.-M. Villefranche à J. Ronchail, Bourg, 25 juillet 1888: ACS 123, Villefranche.

## L'offensive du P. Louis Cartier (10 juillet 1888)

Puis, brusquement, vers le 10 juillet, un avis critique vint troubler la sérénité de l'opinion salésienne sur l'oeuvre de M. Villefranche. Deux salésiens français entrèrent alors en scène, l'un, à Nice, destiné à laisser un grand souvenir dans la mémoire collective; l'autre, à Turin, un souvenir moins honorable.

Commençons par celui-ci, qui était le diacre Louis Roussin. Il avait trente ans. En 1883, après son ordination au sous-diaconat par l'archevêque d'Aix Mgr Forcade, il avait, au terme de ses études de théologie, plus ou moins interrompu une carrière commencée dans le clergé diocésain. La vie salésienne l'attira. Arrivé à l'oratoire de Turin en 1886, il y avait fait profession religieuse en avril de l'année 1888; il venait d'être ordonné diacre par Mgr Bertagna le 26 mai et se disposait à recevoir la prêtrise, qui lui serait conférée le 22 septembre suivant.<sup>11</sup> M. Roussin était un homme fin, instruit et disert. A Turin, on lui confiera la rédaction de l'édition française du *Bulletin salésien*; plus tard, en 1901, aux fêtes jubilaires de Nice, il sera chargé du rapport historique d'ensemble sur les vingt-cinq premières années de l'oeuvre salésienne en France.<sup>12</sup> Peu après l'avoir reçu, don Rua avait remis un exemplaire du livre de M. Villefranche à l'abbé Roussin, probablement en le priant de l'expédier à Nice à la direction du *Bulletin salésien* en vue d'une annonce publicitaire dans la périodique.

Le destinataire était en fait le P. Louis Cartier (1860-1945), deuxième salésien français impliqué dans ce qui allait être l'affaire Villefranche.<sup>13</sup> Depuis le début de l'année scolaire 1887-1888, Louis Cartier remplaçait à la tête du patronage Saint-Pierre de Nice don Giuseppe Ronchail, directeur fondateur de l'oeuvre, qui avait été nommé à Paris-Ménilmontant. En qualité de directeur de Nice, le P. Cartier avait aussi la responsabilité du *Bulle-*

<sup>11</sup> Louis Roussin, fils de Joseph et d'Annette Mayer, était né à Strasbourg le 3 juillet 1858. Il avait très probablement fréquenté le petit séminaire, puis le grand séminaire d'Aix-en-Provence. Les archives salésiennes nous apprennent qu'il reçut la soutane à Aix le 19 juillet 1880 des mains du supérieur du petit séminaire; qu'il fut tonsuré et reçut les ordres mineurs par Mgr Forcade dans cette même ville le 11 juin 1881; et que, le 19 mai 1883, il accéda au sous-diaconat avec la bénédiction du même prélat.

<sup>12</sup> Malheureusement, il allait aussi manifester de graves tares morales. En 1901, devenu directeur de l'école d'agriculture salésienne de Montmorot, près de Lons-le-Saunier (Jura), on eut à lui reprocher sa conduite avec les garçons. L'école ne résista au scandale que par l'admirable ténacité du coadjuteur salésien Jules Borivent (1857-1920). Le P. Roussin fut exclu de la société salésienne le 31 août 1917, exclusion confirmée par rescrit de la S. Congrégation des Religieux le 26 mars 1919.

*tin salésien*, qui gardait pour premier siège social cette sorte de maison-mère des salésiens français, sise «à Nice, place d'Armes, n° 1», comme chaque numéro le proclamait sous le titre général. A vingt-huit ans, le P. Cartier était déjà un homme supérieur et trempé par l'expérience. Ce montagnard mauriennais, intelligent, doté d'une bonne formation littéraire classique, réservé, dur en affaires, était aussi pourvu d'une ténacité inébranlable. Il donnera la mesure de sa combativité à Nice entre 1901 et 1910, au besoin contre le ministre Emile Combes (sous le pseudonyme de Louis des Villards, parce que lui-même était né à Saint-Colomban-des-Villards, Savoie) et parviendra à sauver sa maison de la ruine totale qui la menaçait.

A M. Roussin, le P. Cartier répondit par une lettre, qui fut versée aux archives salésiennes de Turin, mais qui fut bientôt plus ou moins égarée dans l'abondante correspondance de la maison de Nice pour les années 1875-1901. Elle va nous permettre de désigner par son nom l'instigateur de la campagne alors déclenchée contre l'ouvrage de M. Villefranche.

«Nice, le 10 juillet 1888.

"Monsieur l'Abbé. - Merci de l'envoi que vous m'avez fait de la «*Vie de Dom Bosco par M. Villefranche*». J'ai pris connaissance de ce livre. Il n'est pas mal écrit, au point de vue purement littéraire; mais il est bien regrettable que l'auteur ait fait de la vie de Dom Bosco une question d'argent.

"L'auteur ne pêche pas par délicatesse, car il puise sans mesure ni retenue, et souvent sans les citer, [dans] *Don Bosco* par le docteur D'Espiney et le Bulletin salésien dont nous conservons la propriété! Ce qui me semble un phénomène d'honnêteté, c'est que M. Villefranche cite «*Bollettino Salesiano*» - Margherita Bosco - il Cattolico nel secolo - et autres - lorsqu'il a sous les yeux les éditions françaises qu'il copie! Sans doute M. Villefranche a dû traduire quelques fois du français en italien. Ce qui me le prouve ce sont des citations comme celle-ci: «*Bollettino Salesiano*, mai 1887». Car les Italiens n'ont jamais eu l'idée de dire *mai* pour *maggio*!

"Il est bien fâcheux que M. Villefranche ait voulu parler de l'*esprit* de D. Bosco sans le connaître. Je regrette d'autant plus ses erreurs (involontaires) qu'il a écrit dans sa préface: «A mesure que nous sont arrivés les renseignements fournis, en général, par les *enfants* même de D. Bosco».

"Vous voyez donc, M. l'abbé, que je ne puis faire insérer dans le Bulletin Salésien l'annonce du livre de M. Villefranche sans approuver par le fait les inexactitudes qu'il sème partout dans cette *Vie de Dom Bosco*.

"Je regrette bien de ne pouvoir vous être agréable en cela. Mais j'espère vous en dédommager en vous envoyant un exemplaire de la *Vie de D. Bosco* par le docteur Ch. Despiney. aussitôt qu'elle aura paru.

"Veuillez agréer, Monsieur l'abbé, mes sentiments respectueux, et en qualité de compatriote, mes sincères amitiés. - L. Cartier".<sup>14</sup>

<sup>13</sup> Savoyard, Louis Cartier, premier salésien français, était entré à Turin-Oratoire le 27 octobre 1877, avait commencé son noviciat sur place en janvier 1878, l'avait poursuivi à l'oratoire Saint-Léon de Marseille à l'automne de cette année, y avait fait profession en la présence de don Bosco le 13 janvier 1879, avait été ordonné prêtre à Marseille le 29 juin 1883 et avait été maître des novices à Marseille-Ste Marguerite de 1884 à 1886. Voir éventuellement un portrait de ce père dans F. DESRAMAUT, *Don-Bosco à Nice*, Paris, 1980, p. 67-71.

<sup>14</sup> Inédit. En ACS 38, Nice, Correspondance. L'identité du destinataire est confirmée par

Cette lettre trop rapide ne fait pas honneur au jugement du P. Cartier. En tout cas, deux des principaux reproches qui allaient être adressés à M. Villefranche y étaient formulés: il a copié la littérature salésienne française sur don Bosco; il a eu, bien qu'étranger au monde salésien, la présomption de parler de l'esprit de celui-ci. Mais la mauvaise humeur du P. Cartier ne provenait-elle pas surtout de la concurrence qu'il faisait à la biographie de don Bosco par le docteur d'Espiney, promise à M. Roussin dans les dernières lignes de la lettre? Alors qu'en ce mois de juillet il s'engageait à fond dans le *Bulletin salésien* pour cet autre livre, la simple mention de celui de M. Villefranche sur la couverture d'un numéro lui paraissait excessive.

### La lettre ouverte de M. Roussin à M. Villefranche (17 juillet 1888)

La lettre du P. Cartier à peine reçue, l'abbé Roussin s'empressa de manifester la vigueur de son zèle de néophyte salésien. Il communiqua la pièce à don Rua, qui, rendu apparemment inquiet par les observations du P. Cartier, l'invita à examiner le livre de près et à rédiger un avis sur lui. Quelques jours lui suffirent pour s'exécuter. Son rapport prit la forme d'une lettre à l'auteur. Il composa à l'intention de M. Villefranche une grande épître solennelle, qu'il data de Turin le 17 juillet 1888. Il y répétait et illustrait les griefs du P. Cartier.<sup>15</sup> Puis, mieux (ou pire), il transforma le document en lettre ouverte imprimée qui, à ce qu'il semble, fut jointe au numéro du *Bulletin salésien* français du mois d'août 1888; et qui, en tout cas, fut, ce mois-là, distribuée aux «catholiques influents», pour reprendre une formule de M. Villefranche dans une lettre au P. Giuseppe Ronchail (Paris) datée du 11 août 1886.<sup>16</sup>

Le feuillet imprimé (1 fol., 20x28,5 cms, recto et verso), pièce principale de l'affaire, était intitulé: «Vie de Don Bosco par M. Villefranche». Deux lettres y étaient reproduites, celle de M. Villefranche à don Rua, datée du 13 juillet; celle que M. Roussin avait envoyée à M. Villefranche le 17 juillet. La lettre de M. Villefranche à don Rua remerciait le supérieur général de son mot du 3 précédent. L'auteur y remarquait avec justesse: «...D'autres écrivains ont traité ce sujet fécond, d'autres encore le traiteront, mais il y a pia

la formule: «en qualité de compatriote». Il faut savoir que les livres *Le catholique dans le siècle* (1884) par don Bosco et la *Vie de Marguerite Bosco* (1888) par don Lemoyne, avaient été publiés en français.

<sup>15</sup> Le 25 juillet, M. Villefranche avait reçu cette lettre personnelle, d'après la lettre qu'il adressait lui-même à J. Ronchail ce jour-là.

<sup>16</sup> J.-M. Villefranche à J. Ronchail, Bourg, 11 août 1888; ACS 123, Villefranche.

ce pour tous et l'on ne fera jamais trop connaître le saint homme que nous pleurons et dont vous continuez, mon très révérend Père, les oeuvres bénies de Dieu et des hommes». Il annonçait déjà la réimpression du volume, en spécifiant que le «portrait» de don Bosco figurant en tête de l'ouvrage ne le satisfaisait pas et qu'il eût aimé disposer d'un autre.<sup>17</sup> Il est possible que, par cette copie rendue publique d'un document dont il relativisait aussitôt la portée, M. Roussin ait surtout voulu empêcher M. Villefranche de se prévaloir des lignes d'admiration et de reconnaissance qu'il avait reçues de don Rua.

La lettre même de Louis Roussin commençait en ces termes: «Monsieur. - Vous coprenez sans peine que notre bien-aimé Père Don Rua, accablé d'occupations et de sollicitudes, n'a pu trouver le temps de parcourir votre gros volume sur Don Bosco et encore moins d'en faire un examen convenable. Mais il a confié ce soin à votre serviteur, qui a terminé ces jours-ci cet examen. Votre lettre du 13 de ce mois étant arrivée sur ces entrefaites, Don Rua me charge d'y répondre moi-même et de vous faire connaître le sentiment de nos Supérieurs sur votre livre. - Don Rua est tout surpris que sa lettre du 3 de ce mois ait pu vous rendre heureux à ce point: comment en avez-vous pu déduire que votre ouvrage lui a plu, quand il vous disait ne l'avoir point lu encore?». Et M. Roussin d'interpréter les phrases de don Rua avec une onction pateline: «Vous dépasseriez sa pensée en donnant à ce simple mot de politesse une importance qu'il ne pourrait avoir. Certes, nous étions disposés à bénir la Providence de ce qu'elle suscitait en vous un nouveau biographe de notre bien-aimé Père Don Bosco; et nous nous en réjouissions déjà, parce que notre vénéré Fondateur, comme les Oeuvres laissées par lui, n'ont qu'à être connues pour être aimées».

Les réserves ainsi présagées, M. Roussin se disposait à formuler son jugement sur le livre. Il se prononçait, insistait-il, parce que don Rua le lui avait demandé: «Don Rua a donc tenu à avoir de votre livre une idée complète, dans l'espoir qu'il serait un apostolat, semblable au travail des autres écrivains auxquels vous faites allusion. Nous ne pouvons l'espérer et encore moins le croire».

Avec une suffisance et une fausse humilité, que leur coloration religieuse rend des plus désagréables, il épinglait un adjectif du biographe, qui allait constituer le troisième et principal grief contre son livre. "Votre empressement singulier à publier une Vie «complète» de Don Bosco, nous avait déjà

<sup>17</sup> Cela se conçoit aisément. Ce don Bosco à la calotte, au regard triste et niais, aux joues flasques, aux mains énormes affreusement mal dessinées, est l'un des plus décevants qui ait jamais été imprimé.

ôté à peu près toute illusion. La gloire de Dieu nous est à coeur comme à vous; et nous cherchons à la procurer dans la mesure de nos forces, en nous consacrant aux enfants pauvres et abandonnés. Nous avons une occasion admirable d'augmenter le bien être et même le nombre de nos orphelins, en donnant promptement au public une Vie «complète» de notre bien aimé Don Bosco: ce nom seul, prononcé par nous, eût remplacé toutes les réclames. Mais les membres du chapitre supérieur, les aînés de sa famille religieuse, ont senti que notre vénéré Fondateur ne doit pas être traité comme une célébrité quelconque, dont la renommée est une affaire de vogue et de moment: ceux qui ont travaillé pour Dieu ne sont pas oubliés du jour au lendemain".

Après quoi, peut-être par allusion à un religieux que l'auteur avait pu consulter, M. Roussin affirmait qu'il ne pouvait être question de couvrir la biographie de M. Villefranche de quelque autorité «salésienne» que ce fût. Et il avançait enfin ses propres conclusions sur le contenu. Ce biographe, jugeait-il en plein accord avec le P. Cartier, a trahi l'âme de don Bosco; au reste, il ne pouvait en être autrement. «L'examen de votre ouvrage a encore accru cette peine. Les meilleures intentions ne suffisent pas pour représenter dignement une figure comme celle de Don Bosco. Nos vénérés Supérieurs qui ont vécu avec lui dans l'intimité la plus longue et la plus profonde, eux, ses fils, sont forcés d'avouer combien ils avaient encore à le connaître: son esprit, ses actes, ses desseins, tout se manifeste à eux chaque jour davantage et sous des aspects toujours nouveaux. - Dès lors, comment un étranger, n'ayant ni mission, ni grâce, pouvait-il traiter convenablement un sujet aussi vaste, aussi délicat, aussi surnaturel?».

M. Roussin reprochait ensuite à M. Villefranche ses emprunts à la littérature salésienne, en particulier au *Bulletin salésien*, qui demeurait la propriété de la congrégation. Il répétait la critique du P. Cartier sur le procédé «qui consiste à citer en italien le titre du *Bulletin* ou d'un ouvrage quelconque, en même temps que l'on transcrit une traduction dont on n'est pas l'auteur...». Puis il revenait sur le fond de l'ouvrage: «Enfin, la question des appréciations — c'est la partie personnelle de votre livre — la plus grave de toutes, a impressionné plus péniblement encore, mais sans surprendre trop: vous avez parlé de choses que vous connaissiez bien imparfaitement, et presque jamais vous ne vous êtes placé au vrai point de vue pour les juger avec compétence». Notre critique eût probablement été embarrassé pour définir cet exact point de vue, qui permettait de juger «avec compétence» des choses de don Bosco...

Il écrivait encore deux petits alinéas sur la gravure, en effet très malheureuse, représentant don Bosco à la première page du livre. Son insolence

onctueuse ne faiblissait pas dans ses dernières observations. «Vous aviez prié Don Rua de vous signaler les inexactitudes de votre travail: tout ce qui précède nous expliquera que nous devons y renoncer». Et puis: «Du reste, une nouvelle édition de la biographie de Don Bosco par M. d'Espiney, approuvée par nous, va paraître. Vous y verrez, traitée avec soin, tout ce qui peut intéresser nos Coopérateurs en les édifiant». Il ne lui restait qu'à terminer par les formules d'usage: «Croyez, Monsieur, à nos très vifs regrets et à mes sentiments dévoués en Notre-Seigneur. — L. Roussin, d.s.» (Entendre: diacre salésien.)

La pauvre et misérable lettre, dont M. Villefranche écrivit avec raison que ses critiques ne tenaient pas debout! Non pas que la vie de don Bosco écrite par les soins de M. Villefranche ait une grande valeur historique. La pénétration de ce journaliste était faible, sa méthode en hagiographie était préscientifique. On ne faisait du reste guère mieux autour de lui dans le monde de la littérature pieuse du dix-neuvième siècle. Il avait enfilé dans les chapitres de son livre, sans jamais les critiquer, des fragments de la vie de Marguerite Bosco par don Lemoyne, de l'histoire de l'oratoire Saint-François de Sales de Turin par don Bonetti, des biographies de jeunes enfants présentées par don Bosco, d'articles du *Bulletin salésien* sur les coopérateurs et les missions d'Amérique du Sud.

Et il avait repris les documents et les récits avec beaucoup de naïveté. Sa «compréhension» était bien faible. Les «pieux biographes» du dix-neuvième siècle — espèce qui n'est nullement éteinte au reste cent ans après — croyaient avoir rempli leur tâche quand ils avaient donné aux narrations de leurs devanciers une forme jugée élégante, assortie de quelques observations propres à susciter l'édification du lecteur. Les connaisseurs ne sont pas tendres pour eux aujourd'hui. Au fil d'un *Manuel de la littérature catholique en France de 1870 à nos jours*<sup>18</sup> et dans un article d'Henri Bremond sur les «ouvrages religieux» de la fin du dix-neuvième siècle, je suis tombé un jour sur cette appréciation tout à fait sèche: «J.-M. VILLEFRANCHE. Vie de Pie IX. Vie de Don Bosco. Fables». Le célèbre historien des idées religieuses dans la période moderne expédiait d'un mot au bazar des rêveries inconsistantes les deux ouvrages majeurs de M. Villefranche.

Mais l'abbé Roussin n'avait pas raison pour autant. Le pauvre ne donnait-il pas pour modèle à M. Villefranche le livre de M. d'Espiney, plus contestable encore que le sien par la crédulité en face des anecdotes et la superficialité de l'analyse psychologique, et qui, de surcroît, était bien mal ficelé?

<sup>18</sup>Nouvelle édition, Paris, Spes, s.d. (1939), p. 452.

## La campagne de M. Cartier à travers le Bulletin salésien

La lecture du *Bulletin salésien* français pendant le deuxième semestre de 1888 convainc bientôt l'observateur attentif que, de Nice, le P. Cartier menait avec persévérance, quoique sans tumulte, une campagne parallèle à celle de M. Roussin à Turin. D'une part, il dénigrait le livre de M. Villefranche, sans du reste jamais prononcer son nom; de l'autre, il exaltait celui de M. d'Espiney, qui, pendant les mois de juillet, août et septembre, eut droit à l'article de tête de la revue.

M. Cartier avait certainement déconseillé à M. d'Espiney d'écrire une biographie en forme — et donc complète — de don Bosco, entreprise qui était, du reste, au-dessus des forces du médecin niçois. A son sens, l'idée d'offrir au public une «vie complète» de don Bosco au lendemain de sa mort n'avait pu germer que dans la tête d'un étranger au monde salésien, inconscient de l'immensité du personnage qu'il prétendait raconter. «Ceux qui ont vécu de sa vie, écrivait-il de don Bosco, et recueilli ses actes, attestent que cette vie est un monde; elle comporte des documents si nombreux et d'une importance telle, que l'Eglise verra, à l'heure de la Providence, s'écrire dans son histoire une page que personne ne peut soupçonner. - Le travail documentaire s'élabore activement, mais ce sont des années que les salésiens verront s'écouler avant qu'il leur soit possible de livrer au public le monument projeté. - Dès lors, continuait-il, quelqu'un pouvait-il prétendre écrire, en quelques mois à peine, une vie *complète* de Don Bosco. Nous ne saurions le penser. Il est des mémoires qui exigent tous les genres de respects: celle de D. Bosco ne peut rien gagner à être traitée, avant le temps, par des procédés superficiels. - Le désir, en soi d'ailleurs fort louable, d'offrir promptement à l'admiration de notre siècle une figure aussi imposante pouvait venir à qui ignore quels événements gravitent autour de cette existence».<sup>19</sup> Le *quidam* («quelqu'un») aux louables désirs du P. Louis Cartier, est vite identifié par qui suit cette histoire depuis le mois de juin.

M. d'Espiney n'avait pas succombé à cette sorte de tentation, estimait M. Cartier. Et il démontrait la bonne qualité, la solidité et la relative nouveauté de son oeuvre. Sa maison de Nice était directement concernée. En effet, depuis 1882, c'était elle qui imprimait et éditait le *Don Bosco* de Charles d'Espiney. Jusque-là, il avait comporté deux parties inégales: un résumé de la vie de don Bosco en une soixantaine de pages et une trentaine de petits

<sup>19</sup> «Don Bosco, par M. le docteur D'Espiney», *Bulletin salésien*, septembre 1888. p. 110-111. Cet article n'était pas signé. Il n'a jamais été reconnu par le P. Cartier. Mais le fond et la forme nous assurent qu'il en était l'auteur, reconnaissable au style et aux idées.

récits ou tableaux à la manière des almanachs populaires: «Guérison», «Le bracelet d'or», «De la guérison d'un général», «Un estropié», «Comment le comte C.<sup>20</sup> entra dans les ordres à soixante-trois ans», «La providence est bonne caissière», «Un bon coup de tonnerre», etc. Ecrire, à l'occasion de sa mort, une véritable biographie de don Bosco eût exigé de composer un autre ouvrage. Le docteur d'Espiney et les salésiens de Nice, ses conseillers, jugèrent qu'une telle refonte ne s'imposait pas. Le plan ne fut donc pas modifié pour la nouvelle édition du livre. M. d'Espiney prolongea quelque peu son introduction biographique; et il enrichit considérablement son trésor merveilleux d'histoires sur don Bosco. J'ai compté cinquante-deux titres nouveaux, tels que: «Comment le sait-il? 1858», «Ce que D. Bosco cachait parfois sous un oreiller, 1859», «Les deux cousins, 1860», «La Providence n'aime pas les protêts, 1866», «Le petit violonneux, 1875», «Comment D. Bosco prêta un jour sa voix, 1880», «Don Bosco et V. Hugo, 1884», «Les paroles magiques de D. Bosco», etc. En outre, il ajouta un long appendice sur «Les derniers jours de Don Bosco. Extraits du Bulletin Salésien».

Dans le *Bulletin salésien* de septembre 1888, le P. Cartier préparait les esprits. Il expliquait: «On avait été heureux de voir<sup>21</sup> dans un premier tableau, la vie entière de Don Bosco, se dérouler avec ses circonstances extraordinaires; puis de récits où la protection de la Très Sainte Vierge apparaissait, touchante et manifeste, imprimaient un caractère particulier à cette vie, du côté qui regarde le ciel. - Dans son nouveau travail, M. D'Espiney ne procède pas autrement. La première partie est une *esquisse* embrassant la vie *entière*<sup>22</sup> de Don Bosco; - la seconde montre le *serviteur de Marie Auxiliatrice*, opérant sous l'égide de la Mère de Dieu. - L'histoire de cet appui céleste est ébauchée dans une série nombreuse de faits extraordinaires, inédits pour la plupart, et classés dans l'ordre chronologique».<sup>23</sup> En 1888, le livre eut ainsi deux et trois fois plus de pages qu'en 1882. La bénédiction des pères salésiens en garantit expressément la valeur. C'était: «*Don Bosco*, dixième édition entièrement refondue et enrichie d'un grand nombre de faits inédits. Ouvrage approuvé par les Salésiens, honoré d'une lettre de S. G. Mgr Balain, évêque de Nice, et orné d'un portrait authentique et d'un autographe de Don Bosco, Nice, Imprimerie-Librairie Salésienne du Patronage St Pierre, 1, place d'Armes, 1, 1888, XIII-508 p.».

<sup>20</sup> Entendez: le comte Charles Cays.

<sup>21</sup> Dans les éditions antérieures de Charles d'Espiney. On aura remarqué que le P. Cartier en prenait à son aise avec l'orthographe de ce nom.

<sup>22</sup> Les soulignés figurent dans l'original et constituent une mise au point à l'adresse de M. Villefranche, qui s'était hasardé à composer, non pas une esquisse, mais une «biographie complète» du saint.

<sup>23</sup> «Don Bosco, par M. le docteur D'Espiney», *art. cit.*, p. 111.

On ne peut échapper à l'impression que l'hostilité déterminée de M. Cartier à l'égard du livre de M. Villefranche, pourtant mieux construit que celui dont il faisait l'apologie, provenait d'un dépit jaloux de voir un challenger dénommé Villefranche précéder son champion d'Espiney. Il minimisait les qualités de l'un et majorait celles de l'autre. C'était, croyons-nous, la raison profonde du procès fait à un livre qu'en d'autres circonstances les salésiens eussent accueilli avec autant de faveur que celui de M. du Boys. Neuf ans plus tard, l'inspecteur de Marseille Joseph Bologne, émettant un avis sur une liste d'ouvrages à faire figurer dans les pages intérieures d'un opuscule sur don Bosco, qui allait être imprimé à Nice, écrivait au P. Cartier: «Passe pour Villefranche, c'est le dépit qui a guidé la main de celui qui a rédigé la lettre contre cet auteur. - Votre serviteur. J. Bologne».<sup>24</sup> Il ignorait probablement que son correspondant avait lui-même inspiré le pauvre Louis Roussin; et que, s'il y avait eu «dépit» en la circonstance, c'était d'abord le sien.

### Les ripostes de M. Villefranche

L'affaire avait pris un tour déplaisant. Le journaliste biographe Villefranche, propriétaire du *Journal de l'Ain*, se tint à quatre pour éviter de se lancer dans une polémique publique. Mais, d'expérience, il savait que nul n'y gagnerait, au contraire. L'opinion, rendue inquiète par la contestation des salésiens, ne lui aurait pas donné raison; les maladresses de ceux-ci desserviraient une cause, que lui-même avait cherché à exalter par son livre; et, au bout du compte, don Bosco, son héros, eût pâti du remue-ménage autour de son histoire.

Les réactions de M. Villefranche nous sont perceptibles par les lettres qu'il expédia à deux salésiens en 1888 et 1890: deux au directeur de la maison de Paris, Giuseppe Ronchail, la première datée du 25 juillet 1888 à la suite de la lettre encore privée de M. Roussin (17 juillet); la deuxième, du 11 août 1888, quand cette lettre fut devenue publique. Une troisième lettre, datée du 24 juin 1890, était destinée au directeur de la maison de Barcelone-Sarriá, don Giovanni Branda, qui était alors transféré d'Espagne à Turin.<sup>25</sup>

Par bonheur, la victime considéra toujours que «le vénéré don Rua» était — quoi qu'en ait écrit don Roussin — demeuré étranger à la «série des récriminations surprises», qui lui étaient parvenues de Nice d'abord, de

<sup>24</sup> J. Bologne à L. Cartier, Marseille, 2 juillet 1897, inédit; ACS 38 Nice, Correspondance.

<sup>25</sup> Ces trois lettres en ACS 123, Villefranche.

Turin ensuite. Elles n'allaient, écrivait M. Villefranche à don Ronchail, «à rien moins qu'à traiter mon oeuvre d'usurpation sacrilège, Mr Despiney ayant seul qualité et grâce d'état pour écrire sur Dom Bosco, et à qualifier de faux frères ceux des Salésiens qui ont consenti à me renseigner (...) Appelons les choses par leur nom, continuait-il. Je ne crois pas, mon Révérend Père, que jamais l'*esprit de boutique* ait été poussé aussi loin, et je déplorerais qu'on me réduisît à me défendre devant le public. Car je me défendrais, n'en doutez pas. Au besoin mes éditeurs, si j'hésitais, ne garderaient pas le silence. Et la réplique serait facile: *pas une* des critiques du P. Roussin, *pas une* ne tient debout».<sup>26</sup>

Quand, deux semaines après, la lettre de M. Roussin eût été répandue dans le public, le ton devint méprisant: «J'ai la plus profonde conviction que Dom Bosco n'aurait pas approuvé les démarches que vous ou vos confrères, disait-il au directeur de Paris, — certainement désolé par la polémique qui se développait et dans laquelle il était impliqué à son corps défendant —, faites auprès des catholiques influents dans le but de nuire non seulement à mes écrits, mais à ma personne. Vous prétendez monopoliser la mémoire de Dom Bosco et répéter partout qu'il faut acheter sa Vie par le Dr Despiney et non par Mr Villefranche et que la maison n'est pas au coin du quai. Libre à vous. Si cet industrialisme est édifiant chez des religieux et s'il est beau de voir des enfants repousser, les yeux fermés, ceux des glorificateurs de leur père qui ne leur ont pas demandé au préalable une estampille, l'estampille que, du reste, ils proclament qu'ils auraient refusée si elle eût été demandée: ce sont des questions que je n'ai pas à apprécier ici. Je vais plus loin: il vous est parfaitement loisible de trouver mon livre mal écrit, mal pensé, indigeste, extrêmement inférieur à celui de M. Despiney. Vous pouvez même affirmer, avec le bon P. Roussin, que M. Despiney *seul a eu grâce d'état*, à l'exclusion de tous les autres, pour écrire sur Dom Bosco, ce ne sera que ridicule. - Mais ce que je ne saurais autoriser, c'est que l'on attaque mon honnêteté et celle de mes éditeurs, c'est que l'on nous fasse passer pour de vils industriels, des spéculateurs indéliçats...».<sup>27</sup>

Il proposait un arbitrage, par exemple celui de Mgr Richard, archevêque de Paris depuis la mort du cardinal Guibert en 1886. Il essayait de prévenir un scandale de plus en plus probable. «Sursum corda!», s'exclamait-il. Dans un esprit en somme fort salésien, il disait: «Mais qu'il vaudrait donc mieux, je vous le répète, se mettre au dessus des calculs de boutique et ne songer qu'à la gloire de Dieu et à celle de ses saints! Comme les Salésiens

<sup>26</sup> J.-M. Villefranche à J. Ronchail, Bourg, 25 juillet 1888.

<sup>27</sup> J.-M. Villefranche à J. Ronchail, Bourg, 11 août 1888.

seraient mieux inspirés d'aider tous ceux qui les aident, ou qui voudraient les aider et de renoncer à cette idée fausse, irréalisable, de monopoliser une biographie qui appartient à l'univers entier! - Tel est l'esprit de Dom Rua: les quelques lignes qu'il m'a adressées m'autorisent à le croire. Je souhaite vivement, mon Révérend Père, que cet esprit devienne celui de tous vos confrères et je ne doute pas qu'au fond il ne soit le vôtre. - Aussi est-ce avec confiance que je fais appel à votre piété, à votre prudence et à votre sangfroid, en vous priant d'agréer mes salutations respectueuses».<sup>28</sup>

Deux ans plus tard, don Rua était parvenu à calmer le ressentiment très compréhensible de M. Villefranche. Il lui avait écrit: «Turin, 10 juin 1890. - Je vous accuse réception de votre honorée lettre du 24 mai et je vous suis bien reconnaissant pour vos bienveillantes expressions et pour votre bonne volonté de faire du bien par votre ouvrage *Vie de Don Bosco*, notre bienaimé Père. Assurez vous donc que personne n'a de la jalousie littéraire contre cet ouvrage; au contraire, nous souhaitons qu'il puisse faire tout le bien possible à commune consolation. Veuillez cependant, Monsieur, agréer, etc. - Abbé Michel Rua».<sup>29</sup> De Lourdes, aux pieds de la Vierge Immaculée, M. Villefranche disait à M. Branda qu'il était enfin consolé.

## Le sort des biographies concurrentes

Mais les salésiens de France, en particulier ceux de Nice, n'avaient pas changé d'avis. Les salésiens d'Italie, qui traduisirent Charles d'Espiney en 1890, ignorèrent la biographie «complète» de Villefranche. Salésiens français et salésiens italiens continuèrent de répandre l'ouvrage de M. d'Espiney. En 1896, une note de la douzième édition (p. XIV) du livre niçois apprenait aux lecteurs que «le Dom Bosco du Dr D'Espiney, le seul que puisse approuver pleinement la Société Salésienne, a été traduit en italien, allemand, hollandais, polonais, espagnol, anglais». A la différence du *Pie IX*, le *Dom Bosco* de Villefranche n'eut pas les honneurs de véritables «rééditions». Les prétendues deuxième et sixième éditions que j'ai repérées, datées l'une et l'autre de 1888, étaient des retirages. Mais l'ensevelissement organisé par le P. Cartier ne fut pas universel. Un autre peuple, plus équitable, accorda son estime à M. Villefranche. Les allemands reconnurent les mérites de la biographie de Jacques-Melchior Villefranche, qui n'était pas une enfi-

<sup>28</sup> Même lettre, 11 août 1888.

<sup>29</sup> Cette lettre a été reproduite in-extenso par M. Villefranche dans sa lettre à G. Branda. Lourdes, 24 juin 1890. Nous n'en connaissons pas l'original.

lade d'anecdotes, toutes édifiantes, mais plus ou moins crédibles, sur don Bosco. Dès 1883, ils avaient traduit le livret de Charles d'Espiney sous sa forme primitive.<sup>30</sup> Ils ne traduisirent pas l'édition amplifiée de 1888, que M. Cartier avait pourtant couverte d'éloges. En revanche, ils traduisirent et publièrent sans retard son malheureux concurrent, dont le livre parut en 1892 chez un éditeur renommé sous le titre: J.-M. VILLEFRANCHE, *Dom Bosco, der Stifter der Salesianer-Genossenschaft*.<sup>31</sup> Il eut quelque succès, car une deuxième édition put paraître en 1911 chez un autre éditeur.<sup>32</sup> M. Villefranche ignora cette sorte de réparation. A cette date, il était mort depuis sept ans.

### Les vicissitudes du texte du P. Cartier

Alors que le conflit lui-même, assez mesquin comme on vient de le constater, était rapidement oublié, l'argumentation du P. Cartier était destinée à laisser une trace durable dans l'histoire de don Bosco. Voici comment et à travers quelles intéressantes vicissitudes.

L'article du *Bulletin* de septembre 1888 fut d'abord repris en guise de préface pour la dixième édition du *Don Bosco* de Charles d'Espiney.<sup>33</sup> Toutefois, dans la copie, la longue et importante réplique à l'auteur présomptueux, c'est-à-dire à J.-M. Villefranche, disparut totalement. La colonne du *Bulletin*, depuis: «Quelqu'un pouvait-il prétendre écrire, en quelques mois à peine, une vie *complète* de Don Bosco?», jusqu'à: «Mais qu'on le sache bien: cette moisson peut paraître riche», fut remplacée par: «Dès lors, en attendant cette oeuvre, un ami de Don Bosco, fort de l'approbation des Supérieurs majeurs de la Société Salésienne, a voulu faire profiter ses frères de tout ce qu'une douce intimité avec notre vénéré Père et un contact permanent avec ses fils lui avait révélé. Cette moisson peut paraître riche...». Un déséquilibre était ainsi créé. Mais nul ne semble y avoir jamais prêté attention.

Puis la dixième édition de Charles d'Espiney fut traduite en italien, y compris sa préface.<sup>34</sup> Toutefois, autre petit avatar, le traducteur recula de-

<sup>30</sup> 1ère éd., Munster, Nasse'scher Verlag, 1883, 190 p.; 2ème éd., Munster et Paderborn, Verlag von Ferdinand Schöningh, 1886, 176 p.

<sup>31</sup> Freiburg i. Br., Verlag Herder, 1892, IV-302 p.

<sup>32</sup> Voir F. SCHMID, *Bibliographie der Deutschsprachigen Don-Bosco-Literatur*, Benediktbeuern, 1973, p. 56-57.

<sup>33</sup> Ch. d'ESPINEY, *Don Bosco*, Nice, 1888, p. IX-XVIII.

<sup>34</sup> *Don Bosco*, pel dottor Carlo DESPINEY, prima versione italiana, S. Pier d'Arena, Tipografia S. Vincenzo de' Paoli, 1890.

vant quelques adjectifs violents de l'original français. Don Cafasso aurait dit de don Bosco: «Si je n'avais la certitude qu'il travaille pour la gloire de Dieu, que Dieu seul est la fin de tous ses efforts, je le taxerais *d'imposteur, d'hypocrite, d'homme dangereux*, pour ce qu'il laisse deviner plus encore que pour ce qu'il dit...». <sup>35</sup> Le rythme ternaire de la pièce (trois adjectifs) fut cassé en italien: «Se non fossi certo che egli lavora per la gloria di Dio, che Dio solo lo guida, che Dio solo è lo scopo di tutti gli sforzi suoi, lo direi uomo pericoloso più per quello che lascia intravedere, che per quello che manifesta». <sup>36</sup>

Enfin, dernière étape, quand il rédigea ses *Memorie biografiche*, don Lemoyne exploita l'introduction italienne de Charles d'Espiney, une première fois au volume II en la citant expressément, pour la péricope: «Lasciatelo fare!»; <sup>37</sup> une deuxième fois sans s'y référer, mais en le reprenant certainement, au volume IV, pour le logion qui nous occupe principalement ici: «Don Bosco è un mistero!» <sup>38</sup> Et, dans ce deuxième cas, il emboîta le pas du prudent traducteur de 1890 et transforma la finale au point de lui ôter toute sa verdeur significative. Voici face à face les deux versions des propos Cafasso:

*Bulletin salésien*, sept. 1888

«Savez-vous bien qui est Don Bosco? Pour moi, plus je l'étudié et moins je le comprends. Je le vois simple et extraordinaire; humble et grand; pauvre et travaillé de vastes pensées, de projets en apparence irréalisables...; et avec tout cela, constamment traverse dans ses desseins et comme incapable de mener à bien ses entreprises... Pour moi, D. Bosco est un mystère. Si je n'avais la certitude qu'il travaille pour la gloire de Dieu, que Dieu seul le conduit, que Dieu seul est la fin de tous ses efforts, je le taxerais d'imposteur, d'hypocrite, d'homme dangereux, pour ce qu'il laisse deviner plus encore que pour ce qu'il dit... Je vous le répète, pour moi, D. Bosco est un mystère: *Laissez-le faire!*»

MB IV, 588/11-18

«Sapete voi bene chi è D. Bosco? Per me, più lo studio, meno lo capisco! Lo vedo semplice e straordinario, umile e grande, povero ed occupato in disegni vastissimi e in apparenza non attuabili, e tuttavia benché attraversato e direi incapace, riesce splendidamente nelle sue imprese. Per me D. Bosco è un mistero. Sono certo però ch'egli lavora per la gloria di Dio, che Dio solo lo guida, che Dio solo è lo scopo di tutte le sue azioni».

Cette version de don Lemoyne allait être désormais la version officielle d'un logion répété à perte de vue par les commentateurs de saint Jean Bosco. <sup>39</sup>

<sup>35</sup> Edition française, 1888, p. XII.

<sup>36</sup> Edition italienne, 1890, p. XL

<sup>37</sup> MB II, 351/2-22.

<sup>38</sup> MB IV, 588/11-18.

<sup>39</sup> Par exemple S. QUINZIO, *Domande sulla santità*, Turin, 1986, p. 59.

## Le sens et l'historicité de la formule: «Don Bosco est un mystère»

L'identification de l'origine de la formule devrait permettre d'en déterminer le sens et l'historicité. Deux questions nous sont posées: 1) Que veut dire ici: *Don Bosco è un mistero*? 2) D'où vient ce propos attribué à don Cafasso?

Comme le disait très bien don Francesco Motto dans un article de 1987, «Don Bosco è un mistero» doit être replacé dans son texte et son contexte.<sup>40</sup> Toutefois texte et contexte étaient ceux du P. Cartier dans le *Bulletin salésien* français de septembre 1888. Ils vont nous permettre d'entrer sans trop de risques d'erreur dans ce mystère particulier de notre don Bosco. L'idée du P. Cartier était relativement simple. Par une série d'oppositions entre des qualités contradictoires dans une première partie, entre un extérieur plus ou moins inquiétant et un intérieur soumis à Dieu dans une deuxième partie, il montrait ce que nous appellerions la complexité du personnage don Bosco. Ce n'était pas un être simple, qui eût été aisément compris et expliqué. «Pour moi, plus je l'étudié et moins je le comprends...». La deuxième partie du tableau était même un aperçu de sa duplicité, qui est bien le contraire de la simplicité.

Selon les apparences don Bosco était un être double, un «imposteur», un «hypocrite», un «homme dangereux», «pour ce qu'il laisse deviner plus encore que pour ce qu'il dit...». Ces considérations permettaient au P. Cartier de disqualifier les prétentions d'un M. Villefranche à décrire une personnalité aussi complexe après un examen de quelques mois. Don Bosco n'était pas une âme transparente, comme on imagine un saint François d'Assise. C'était un mystère, ou, mieux peut-être, un être mystérieux. Ce sens, déjà tout à fait probable dans le contexte proche du logion, est encore plus certain quand celui-ci est replacé dans l'ensemble de l'article du *Bulletin salésien*, y compris la colonne sur M. Villefranche, qui disparut des versions successives. C'était le noyau du premier volet d'une argumentation: Don Bosco est un mystère. Le deuxième volet venait alors: bien osé le biographe qui prétend en parler sans un commerce assidu avec son âme.

Qu'avait donc dit don Cafasso de notre don Bosco, qui fut son dirigé et qu'il connut donc très bien? Il nous faut reconnaître, dans cette dernière étape de l'étude, que, s'il est relativement facile de percer le «mystère de don Bosco» dans l'esprit du P. Cartier, il est extrêmement téméraire de vouloir définir en quoi il consistait pour don Cafasso.

<sup>40</sup> Voir F. MOTTO, «La vera storia di un enigma», *Bollettino salesiano*, 1er juillet 1987, p. 39-40.

On lit dans l'article du *Bulletin salésien* de septembre, à la suite du logion Cafasso proprement dit, qui a été reproduit plus haut: «Le vénérable prêtre, quand on l'interrogeait au sujet de son pénitent, demeura toujours aussi énigmatique. Et plus tard, quand Don Bosco, abandonné, bafoué, persécuté, semblait donner raison aux prophètes de malheur, Don Cafasso disait encore: *Laissez-le faire*». <sup>41</sup> Le noyau du témoignage Cafasso longuement utilisé dans toute la première partie de l'article était en effet, non pas: *Don Bosco est un mystère!*, mais *Don Bosco? Laissez-le faire!* Il faut prendre cette clef, qui nous aidera à connaître par quel mécanisme le logion du mystère est entré dans l'histoire salésienne. Don Giuseppe Cafasso étant mort en 1860 et le jeune Louis Cartier n'ayant commencé de fréquenter Turin qu'en 1877, il ne pouvait s'appuyer, pour reprendre ses propos, que sur des intermédiaires qu'il faut tâcher d'identifier. Or la chronique salésienne n'avait relevé du vivant de don Bosco que le point: *Laissez-le faire!* On lit dans la *Cronichetta* autographe de don Giulio Barberis, au cours d'un paragraphe sur la fin janvier 1877:

"Ieri sera D. Rua mi raccontò tre fatterelli attorno a D. Bosco di cui credo bene prender nota immediatam. - Il Sig. Scanagatti Michele amico particolare della Casa e antichissimo conoscente di D. Bosco non vedeva tanto bene, da principio, varie cose che riguardavano D. Bosco ed il suo oratorio e l'assembramento di tanti giovani. Ne parlai con D. Cafasso, disse oggi a D. Rua, il quale era mio e suo confessore e dissi a Lui di avvertire D. Bosco affinché desistesse da varie cosette. D. Cafasso mi rispose: «Lasciatelo fare, che D. Bosco ha dei doni straordinarii. Sembri a voi quello che si vuole: esso opera per impulso superiore; ajutiamolo per quanto possiamo». - Lo stesso D. Cafasso che conosceva tanto bene D. Bosco non voleva che andasse via da Torino..." <sup>42</sup>

Don Barberis passait donc aussitôt au deuxième fatterello. Aucune allusion n'était faite ici à «Don Bosco è un mistero». Le témoignage de Michele Scanagatti, répercuté par don Rua, était solide. D'autres pièces nous font connaître le rôle joué par ce laïc dans l'histoire de don Bosco au cours des années quarante et cinquante. Il convient probablement d'être un peu plus réservé sur l'interprétation naissante du: *Laissez-le faire*. L'explication: «...chè D. Bosco ha dei doni straordinarii...» venait trop naturellement sous la plume de don Barberis quand don Bosco était en cause. Il n'y a de tout à fait assuré que: *Laissez-le faire!* La lecture de ces lignes suscite d'autres réflexions. On peut penser que le propos de don Cafasso: *Lasciatelo fare, chè D. Bosco ha dei doni straordinarii*, était encore inconnu de Barberis en janvier 1877, alors qu'il fréquentait l'Oratoire et don Bosco depuis

<sup>41</sup> «Don Bosco, par M. le docteur D'Espiney», art. cit., p. 110.

<sup>42</sup> Cronichetta Barberis, série autographe, quaderno 11, p. 40-41.

seize ans déjà. Rien ne laisse non plus supposer que don Cafasso ait répété à plaisir la formule: *Laissez-le faire!*, comme le prétendra ensuite le P. Cartier et don Lemoyne à sa suite. Enfin, don Rua parlant à don Barberis en ce début de 1877 n'avait pas à l'esprit l'observation plus extraordinaire et plus intéressante de don Cafasso, qui va être un jour donnée comme ayant été prononcée une fois pour éclairer sa pensée: «D. Bosco è un mistero! Lasciatelo fare!» Pourtant, l'une aurait dû appeler l'autre. Il faut penser que don Rua l'ignorait encore.

Quand le jeune Cartier arriva au Valdocco depuis sa Savoie natale au début de l'année scolaire 1877-1878,<sup>43</sup> la phrase: *Lasciatelo fare, ch'è D. Bosco ha dei doni straordinarii* était incorporée au trésor des formules de son maître des novices Barberis. Il l'entendit vraisemblablement de sa bouche. Et je crois que, avec d'autres jeunes autour de lui, il se mit à généraliser le trait particulier, en affirmant que don Cafasso répétait volontiers de don Bosco une phrase «devenue célèbre»: «Laissez-le faire!» Nous sommes ici, je crois, à l'origine de la première partie de la diatribe de l'article du *Bulletin*, celle qui montre don Cafasso disant à des ecclésiastiques inquiets devant les initiatives de don Bosco: *Laissez-le faire!* Le témoignage sur don Cafasso repris par don Lemoyne dans le deuxième tome des *Memorie biografiche* n'eut pas besoin d'être enjolivé.

La deuxième partie de la diatribe pose de tout autres questions. *D. Bosco è un mistero* n'était pas la simple explicitation du *Lasciatelo fare*. Qui avait fourni cette belle réflexion au P. Louis Cartier? Selon toutes les apparences, don Lemoyne, qui recueillit des milliers de pages de documents sur don Bosco, l'ignora jusqu'au jour où il découvrit ce propos dans l'introduction italienne de la biographie de Charles d'Espiney. Nous ne connaissons pas de source au *D. Bosco è un mistero* du P. Cartier. Seule la critique interne peut nous être de quelque secours. Il convient de relire l'ensemble du logion, dont la pointe est: *D. Bosco è un mistero*. A la réflexion, il apparaît bien troussé et même beaucoup trop bien tourné. La cadence est parfaite. Trois phrases simples enserrent deux phrases amples et savantes. La première de celle-ci: «Je le vois simple et extraordinaire... entreprises» est une suite de qualifications antithétiques de plus en plus longues: simple et extraordinaire, humble et grand, pauvre et aux larges visées... La phrase s'achève par une évocation des difficultés incessantes rencontrées par don Bosco.

La deuxième phrase savante: «Si je n'avais la certitude... pour ce qu'il

<sup>43</sup> Exactement le 27 octobre 1877, selon sa fiche personnelle aux archives centrales salésiennes.

dit», est bâtie aussi sur une opposition, mais selon un rythme à trois temps. «Si je n'avais la certitude 1) qu'il travaille pour la gloire de Dieu, 2) que Dieu seul le conduit, 3) que Dieu seul est la fin de tous ses efforts...»; puis: «...je le taxerais 1) d'imposteur, 2) d'hypocrite, 3) d'homme dangereux...». En finale, ce rythme est adroitement rompu par le contraste subtil entre deux images symétriques: «...pour ce qu'il laisse deviner plus encore que pour ce qu'il dit...». Disons-le tout net: ces phrases sont la création littéraire d'un écrivain. Personne, semble-t-il, ne croira jamais, après réflexion, que don Cafasso, au langage plutôt plat, ait jamais pu tenir pareils propos sur son disciple don Bosco. L'ensemble du logion (il ne s'agit pas de la seule formule: *Don Bosco è un mistero*) provenait donc, soit d'un intermédiaire, soit du P. Cartier lui-même, soit de l'un arrangé par l'autre. Il faut écarter la première et la troisième hypothèse. Je suis convaincu que la forme générale du logion fut l'oeuvre du seul directeur de Nice, qui était tout à fait capable de ces sortes de rédactions. Sa facture est trop régulière pour être composite. Ce logion attribué à don Cafasso était, dans sa formulation, un produit du P. Cartier.

Ce pourquoi, le jugement qui y est exprimé s'applique très bien, non seulement à la «vie sacerdotale» de don Bosco, selon une observation ingénue de don Lemoyne, mais plus particulièrement aux années soixante-dix et au début des années quatre-vingt de son existence, quand il était aux prises avec son archevêque. Le cardinal Ferrieri disait alors que don Bosco était un «imposteur»; et le chanoine Colomiatti le répétait à Turin... Le portrait contrasté du saint, qui figure aujourd'hui dans le volume IV des *Memorie biografiche*, émanait d'un témoin avisé; mais il s'appelait Cartier, non pas Cafasso.

Si, de la forme, nous passons à l'idée, telle que le noyau de la formule: «Don Bosco est un mystère» nous la suggère, la rigueur habituelle du P. Cartier conduit à penser qu'elle lui fut vraisemblablement fournie par un intermédiaire, qui connaissait le «célèbre»: *Laissez-le faire* attribué à don Cafasso. J'imagine un mouvement oratoire au cours d'une instruction. A cette occasion, le *Laissez-le faire* aurait été interprété en face de lui comme ayant été un jour illustré par: *Don Bosco est un mystère*. Il faut en effet se rappeler que, dans la présentation du P. Cartier, il ne s'agissait pas de deux logia parallèles: 1) *Laissez-le faire*; 2) *Don Bosco est un mystère*. Le premier avait suscité le deuxième. A la fin du petit discours sur: *Don Bosco est un mystère*, on voit reparaître dans le texte primitif: *Laissez-le faire*. La dissociation n'est venue qu'ensuite dans les versions italiennes du logion.

Quant à donner pour origine directe ou indirecte du propos don Cafasso lui-même, comme on le fait communément, il conviendrait, pour s'y ris-

quer, d'attendre la découverte très improbable d'un témoignage assuré dans ce sens. Ni la *Cronichetta* de don Barberis, ni la formulation trop savante du P. Cartier, ni le recours de don Lemoyne à sa version ne nous encouragent à l'espérer sérieusement. Pour l'heure, il faut simplement tenir qu'il nous arrive dans un écrit de circonstance du P. Cartier pour faire taire un biographe jugé présomptueux et qu'en conséquence il doit être interprété dans son contexte de l'été 1888: Don Bosco est un «mystère», parce que son âme et sa vie aux allures contradictoires font de lui un être complexe et donc impossible à analyser correctement par un «étranger» tel que le pauvre M. Jacques-Melchior Villefranche.

## ANNEXES

### I.

#### *La lettre ouverte de L. Roussin*

VIE DE DON BOSCO

par M. VILLEFRANCHE

Mon très révérend Père,

*Je suis bien heureux de savoir, par votre lettre du 3 de ce mois, que ma « Vie de Dom Bosco » a pu vous plaire et que vous daignerez m'en signaler les inexactitudes.*

*D'autres écrivains ont traité ce sujet fécond, d'autres encore le traiteront, mais il y a place pour tous et l'on ne fera jamais trop connaître le saint homme que nous pleurons et dont vous continuez, mon très révérend Père, les oeuvres bénies de Dieu et des hommes.*

*Mes éditeurs réimpriment déjà; ils m'écrivent qu'ils ne sont pas complètement satisfaits du portrait qui figure en tête de la première édition. Vous serait-il possible de leur faire adresser (MM. Blond et Barraï, 4, rue Madame, Paris) une photographie authentique de Dom Bosco, avec autorisation de la reproduire. Vous contribueriez ainsi à rendre moins imparfait un travail entrepris pour notre but commun qui est la gloire de Dieu — si toutefois j'ose parler de mes faibles efforts à côté de ceux de Dom Bosco et de ses disciples.*

*Daignez agréer, mon très révérend Père, mes remerciements anticipés, ainsi que mes sentiments de profond respect.*

signé: J.M. VILLEFRANCHE.

*Turin, ce 17 juillet 1888.*

Monsieur,

Vous comprenez sans peine que notre bien-aimé Père Don Rua, accablé d'occupations et de sollicitudes, n'a pu trouver le temps de parcourir votre gros volume sur Don Bosco, et encore moins d'en faire un examen convenable. Mais il a confié ce soin à votre serviteur, qui a terminé ces jours-ci cet examen. Votre lettre du 13 de ce mois étant arrivée sur ces entrefaites, Don Rua me charge d'y répondre moi-même et de vous faire connaître le sentiment de nos Supérieurs sur votre livre.

Don Rua est tout surpris que sa lettre du 3 de ce mois ait pu vous rendre heureux à ce point: comment en avez-vous pu déduire que votre ouvrage lui a plu, quand il vous disait ne l'avoir point lu encore?

Vous dépasseriez sa pensée en donnant à ce simple mot de politesse une importance qu'il ne pouvait avoir. Certes, nous étions disposés à bénir la Providence, de ce qu'elle suscitait en vous un nouveau biographe de notre bien-aimé Père Don Bosco; et nous nous en réjouissions déjà, parce que notre vénéré Fondateur, comme les Oeuvres laissées par lui, n'ont qu'à être connus pour être aimés.

Don Rua a donc tenu à avoir de votre livre une idée complète, dans l'espoir qu'il serait un apostolat, semblable au travail des autres écrivains auxquels vous faites allusion. Nous ne pouvons plus l'espérer et encore moins le croire.

Votre empressement singulier à publier une Vie «complète» de Don Bosco, nous avait déjà ôté à peu près toute illusion. La gloire de Dieu nous est à coeur comme à vous; et nous cherchons à la procurer dans la mesure de nos forces, en nous consacrant aux enfants pauvres et abandonnés. Nous avons une occasion admirable d'augmenter le bien-être et même le nombre de nos orphelins, en donnant promptement au public une Vie «complète» de notre bien-aimé Don Bosco: ce nom seul, prononcé par nous, eût remplacé toutes les réclames. Mais les membres du chapitre supérieur, les aînés de sa famille religieuse, ont senti que notre vénéré Fondateur ne doit pas être traité comme une célébrité quelconque, dont la renommée est une affaire de vogue et de moment: ceux qui ont travaillé pour Dieu ne sont pas oubliés du jour au lendemain.

Et c'est là le motif de la réponse négative que Don Rua dut faire à votre demande de documents; vous n'êtes pas le seul, du reste, qui ait eu recours à nous sans succès: et cependant, il s'agissait d'offres bienveillantes et désintéressées d'amis de Don Bosco, prêts à mettre leur plume au service de ses Oeuvres. Cette réponse aurait dû, dès lors, vous indiquer les intentions de Don Rua, et par conséquent vous dissuader de recourir à d'autres membres de notre Société. Je ne fais ici aucune allusion à M. l'abbé Rulland: évidemment, il n'est pas compris dans «*les enfants de Don Bosco*» dont parle votre préface. Mais nous constatons avec peine que le nom d'un seul des nôtres vous a décidé à vous réclamer de l'autorité morale «*des enfants de Don Bosco*»; encore un coup, la contradiction de sa conduite avec celle de Don Rua, aurait dû vous dire que le nom Salésien ne pouvait nullement figurer dans un livre publié sans aucun concours de notre part.

L'examen de votre ouvrage a encore accru cette peine. Les meilleures intentions ne suffisent pas pour représenter dignement une figure comme celle de Don Bosco. Nos vénérés Supérieurs qui ont vécu avec lui dans l'intimité la plus longue et la plus profonde, eux, ses fils, sont forcés d'avouer combien ils avaient encore à le connaître: son esprit, ses actes, ses desseins, tout se manifeste à eux chaque jour davantage et sous des aspects toujours nouveaux.

Dès lors, comment un étranger, n'ayant ni mission, ni grâce, pouvait-il traiter convenablement un sujet aussi vaste, aussi délicat, aussi surnaturel?

Ce qu'il y a de généralement exact dans le livre publié par vous, est emprunté aux biographes de Don Bosco, à la vie de sa mère par Don Lemoine, et surtout au «*Bulletin Salésien*».

Je dis *généralement* parce que dans plusieurs chapitres en particulier, et d'ailleurs à peu près partout, les textes que vous aviez sous les yeux se sont étendus sous votre plume, d'une façon qui a le tort de n'être plus même vraisemblable.

Ces *citations* occupent les deux tiers pour ne pas dire les trois quarts de votre ouvrage; je parle, bien entendu, de ce qui est placé entre guillemets, d'une manière assez habile, comme aussi des extraits que vous avez fondus dans votre récit, en les modifiant quelque peu. Notre *Bulletin Salésien* a eu ce double sort: j'ai le regret de vous rappeler que ce *Bulletin* n'étant pas servi à nos Coopérateurs par abonnement, demeure notre propriété. Et pour en faire de simples extraits, vous aviez besoin d'une autorisation spéciale: voyez maintenant si vous pouviez modifier le texte.

Je note en passant le procédé qui consiste à citer en italien le titre du *Bulletin* ou d'un ouvrage quelconque, en même temps que l'on transcrit une traduction dont on n'est pas l'auteur.

Enfin la question des appréciations — c'est la partie personnelle de votre livre, — la plus grave de toutes, a impressionné plus péniblement encore, mais sans surprendre trop: vous avez parlé de choses que vous connaissiez bien imparfaitement, et presque jamais vous ne vous êtes placé au vrai point de vue pour les juger avec compétence.

Vos éditeurs ont raison de n'être «pas complètement satisfaits» du portrait de Don Bosco; nous ne pouvons employer le même euphémisme et nous trouvons qu'en cela comme en tout le reste, l'ouvrage ne saurait dignement faire connaître Don Bosco.

Nous avons pris la propriété du portrait authentique de Don Bosco; et en présence du grand nombre de demandes que nous recevons pour l'autorisation de reproduire, nous n'en pouvons satisfaire aucune.

Vous aviez prié Don Rua de vous signaler les inexactitudes de votre travail: tout ce qui précède vous expliquera que nous devons y renoncer.

Du reste, une nouvelle édition de la biographie de Don Bosco, par M. d'Espiney, approuvée par nous, va paraître: Vous y verrez, traité avec soin, tout ce qui peut intéresser nos Coopérateurs en les édifiant.

Croyez, Monsieur, à nos très vifs regrets et à mes sentiments dévoués en Notre-Seigneur.

L. ROUSSIN, *d.s.*

## II.

*L'article du Bulletin salésien*

(Septembre 1888)

DON BOSCO

par M. LE DOCTEUR D'ESPINEY

Don Bosco, tout jeune prêtre encore, avait déjà trouvé sa voie et fait choix de son ministère. Mais cette voie était si nouvelle, et ce ministère embrassait un tel nombre d'oeuvres, que des amis, d'ailleurs très bienveillants, s'en émurent un peu.

Pour être plus sûrs de faire une démarche utile, ils s'adressèrent à D. Cafasso, maître des Conférences de morale à St. François d'Assise et confesseur de Don Bosco.

— Mais quel homme est-ce donc que votre Don Bosco? Le zèle est sans contredit une chose divine, à condition toutefois qu'il soit réglé, se restreigne sagement à un genre bien défini d'occupations et s'y applique avec esprit de suite et vigueur.

Don Bosco, lui, n'entend pas de cette oreille: prédication et confession ne lui suffisent plus; aumônier d'un établissement de jeunes filles, il met son bonheur à tramer à sa suite, dans les rues de la ville, des petits vagabonds et vauriens de toute espèce; il rêve d'établir, dans des bâtiments édifiés par lui, une imprimerie; il parle d'entreprendre des missions lointaines... en un mot, rien ne le déconcerte. Ne serait-ce pas rendre à l'Eglise un véritable service que de tracer des limites précises à un zèle trop entreprenant pour être entièrement selon Dieu?

Don Cafasso, souriant, écoutait avec le plus grand calme ces représentations qui sous une forme ou sous une autre, lui arrivaient assez fréquentes; puis, invariablement, il répondait d'un ton grave et avec un accent presque prophétique: *Laissez-le faire, laissez-le faire!*

Personne, à Turin, ne refusait à Don Cafasso comme une sorte de discernement des esprits: il en avait fait preuve bien des fois et dans des circonstances souverainement délicates; mais on était tenté de croire que pour Don Bosco, ce sens surnaturel pourrait bien être quelque peu en défaut.

Et tout ce monde de revenir à la charge avec une persévérance et un luxe de considérations qui témoignaient au moins d'un soin extraordinaire des intérêts de Dieu.

Don Cafasso, à qui ces démarches réitérées de personnages influents, révélaient peut-être des mobiles moins élevés, se montrait toujours affable, bon, accueillant, mais toujours aussi, concluait par ce mot devenu célèbre: *Laissez-le faire!*

Un jour cependant, il se départit de cette réserve mystérieuse et prononça quelques paroles, profondes, sans aucun doute, mais de nature à éclairer d'un jour parti-

culier l'existence sacerdotale de son pénitent. — *Savez-vous bien qui est Don Bosco? Pour moi, plus je l'étudié et moins je le comprends. Je le vois simple et extraordinaire; humble et grand; pauvre et travaillé de vastes pensées, de projets en apparence irréalisables...; et avec tout cela, constamment traversé dans ses desseins et comme incapable de mener à bien ses entreprises... Pour moi, D. Bosco est un mystère. Si je n'avais la certitude qu'il travaille pour la gloire de Dieu, que Dieu seul le conduit, que Dieu seul est la fin de tous ses efforts, je le taxerais d'imposteur, d'hypocrite, d'homme dangereux, pour ce qu'il laisse deviner plus encore que pour ce qu'il dit... Je vous le répète, pour moi, D. Bosco est un mystère: LAISSEZ-LE FAIRE.*

Le vénérable prêtre, quand on l'interrogeait au sujet de son pénitent, demeura toujours aussi énigmatique. Et plus tard, quand Don Bosco, abandonné, bafoué, persécuté, semblait donner raison aux prophètes de malheur, Don Cafasso disait encore: *Laissez-le faire.*

On sait maintenant si Don Cafasso se trompait.

Après un demi-siècle d'une vie remplie comme celles dont Dieu est le centre, Don Bosco a gagné la terre de la vision. De son vivant même, son nom a été porté dans les deux mondes. Pour satisfaire la piété d'un siècle que l'on accusait de ne plus croire aux choses merveilleuses, il avait fallu raconter à grands traits cette existence bénie dont la trame est toute surnaturelle.

Un des premiers, M. le docteur D'Espiney, obéissant à la fois à un besoin de vénération pour Don Bosco et d'entier dévouement à ses Oeuvres, a voulu faire profiter ses frères de tout ce qu'une douce intimité avec Don Bosco, comme un contact permanent avec ses fils, lui avait révélé de trésors d'édification. Il se trouvait donc dans des conditions particulièrement heureuses pour dire ce qu'il avait vu de ses yeux, touché de ses mains et compris avec son coeur. Loin d'être obligé à des recherches auxquelles un autre biographe eût été forcément condamné, M. D'Espiney a eu le souci constant de se borner: le moment n'était point venu de mettre en oeuvre des richesses déjà immenses, mais que le temps et la grâce devaient accroître encore. Ce premier travail, traduit en plusieurs langues, a parcouru le monde et réjouit bien des âmes, suavement et saintement.

Mais la mort de Don Bosco, en rendant à l'histoire une liberté plus large, appelait nécessairement une nouvelle étude sur notre vénéré Fondateur.

Si, en présence d'un pareil sujet, quelqu'un devait se lever et dire à des chrétiens la parole que nous voulons tous savoir touchant les amis de Dieu, c'étaient assurément les enfants de la famille religieuse fondée par notre Père bien-aimé. Ils ne l'ont point voulu.

Mais s'ils le pouvaient, ils le devaient: pourquoi ne l'ont-ils point voulu?

Un mot explique tout: DON BOSCO EST UN MYSTERE. Après cinquante ans de merveilles qui toutes sont éclairées du côté du ciel, cette parole d'un prêtre qui peut-être ne la tenait point de la terre, n'a pas cessé d'être vraie.

Don Bosco est un mystère, et un mystère insondable, dans la mesure précise où Dieu est mêlé à son existence.

Ceux qui ont vécu de sa vie et recueilli ses actes, attestent que cette vie est un monde; elle comporte des documents si nombreux et d'une importance telle, que

l'Eglise verra, à l'heure de la Providence, s'écrire dans son histoire une page que personne ne peut soupçonner.

Le travail documentaire s'élabore activement, mais ce sont des années que les Salésiens verront s'écouler avant qu'il leur soit possible de livrer au public le monument projeté.

Dès lors, en attendant cette oeuvre, quelqu'un pouvait-il prétendre écrire, en quelques mois à peine, une vie *complète* de Don Bosco? Nous ne saurions le penser. Il est des mémoires qui exigent tous les genres de respects: celle de D. Bosco ne peut rien gagner à être traitée, avant le temps, par des procédés superficiels.

Le désir, en soi d'ailleurs fort louable, d'offrir pompeusement à l'admiration de notre siècle une figure aussi imposante, pouvait venir à qui ignore quels événements gravitent autour de cette existence.

M. D'Espiney n'est point cet homme.

Il n'y avait donc qu'une chose à faire: raconter simplement la vie du petit père des *Becchi*, mais la raconter avec ce qui l'explique, c'est-à-dire en la tenant avec soin dans le rayon de lumière surnaturelle où elle baigne, et qui par une irradiation constante, lui donne sa raison d'être.

Les saints sont des reflets de Dieu. Les connaître à leurs actes nous serait d'un faible secours, si nous n'apprenions à les aimer pour rendre gloire à Dieu et devenir saints nous-mêmes.

Cette pensée a décidé M. D'Espiney à ne point changer la forme primitive de son livre; et les Supérieurs majeurs de la Société Salésienne, consultés, y ont applaudi de tout coeur.

On avait été heureux de voir dans un premier tableau, la vie entière de Don Bosco, se dérouler avec ses circonstances extraordinaires; puis, des récits où la protection de la Très Sainte Vierge apparaissait, touchante et manifeste, imprimaient un caractère particulier à cette vie, du côté qui regarde le ciel.

Dans son nouveau travail, M. D'Espiney ne procède pas autrement. La première partie est une *esquisse* embrassant la vie *entière* de Don Bosco; la seconde montre *le serviteur de Marie Auxiliatrice*, opérant sous l'égide de la Mère de Dieu.

L'histoire de cet appui céleste est ébauchée dans une série nombreuse de faits extraordinaires, inédits pour la plupart, et classés dans l'ordre chronologique.

Ces faits qui nourrissent la foi des croyants, ont chacun leur grâce: s'ils n'opèrent pas toujours des résurrections dans le monde des âmes, ils peuvent du moins faire cesser bien des sommeils redoutables et ranimer ceux qui chancellent.

Mais qu'on le sache bien: cette moisson peut paraître riche: elle n'est cependant qu'une gerbe réunie à la hâte dans un champ où Dieu s'est plu à faire croître une moisson immense.

La prudence, la nécessité de donner enfin satisfaction à des désirs si légitimes et le cadre que M. D'Espiney s'est tracé, de concert avec les Supérieurs de l'Oratoire de Turin, commandent de laisser bien des trésors. Mais par ce qui est mis en lumière, on verra que la sève divine de l'Eglise a toujours sa source dans le cep divin des âmes, Jésus, fils de Dieu.

Ce Jésus a parlé: «En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi, les

oeuvres que je fais, il les fera et de plus grandes encore».<sup>1</sup>

Le Verbe de Dieu ne passe point. Ce que Don Bosco a opéré par Marie Auxiliatrice est une réalisation touchante de cette parole divine; et en lisant les pages de M. D'Espiney on en aura plus qu'un pressentiment.

Mais Saint Jean, qui a recueilli cette promesse du Maître, a scellé son évangile sublime par un mot qui contient bien d'autres clartés.

«Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites: si elles étaient écrites en détail, je ne pense pas que le monde lui-même pût contenir les livres qu'il faudrait écrire».<sup>2</sup>

Ces deux passages s'expliquent l'un par l'autre, se corroborent et tirent, du rapprochement qu'on en peut faire, des splendeurs de promesses étonnantes et de précieux encouragements; ils fournissent aussi une règle pour pénétrer le secret des relations de Dieu avec ses saints. Si parmi les actions de Jésus, un nombre infini a échappé aux admirations de la terre, si les saints de Jésus, de son propre aveu, font ses oeuvres et de plus grandes encore, l'âme d'un serviteur de Dieu n'est-elle pas un spectacle à plonger dans le ravissement les anges les plus beaux? et sa vie ne peut-elle pas alimenter la piété des bienheureux eux-mêmes? Nous n'avons guère d'un saint que ce qu'il opère aux yeux des hommes sous le regard de Dieu: saurons-nous jamais, ici-bas, ce qui s'est passé entre Dieu et l'âme d'un élu de choix?

Recueillons du moins avec reconnaissance ce que la bonté divine nous distribue du fruit de ces grâces sans nombre, qui ornent le coeur des saints; que ces pages, où Don Bosco va revivre, soient à tous ceux à qui elles iront parler du ciel, comme un gage assuré des biens à venir. Il est toujours fortifiant et doux de voir comment Dieu lui-même prend soin d'essuyer les larmes que les saints, plus que les autres hommes, répandent durant leur pèlerinage de douleurs terrestres; cela nous fait regarder du côté de l'éternité, où, si nous le voulons, nous trouverons Dieu prêt à sécher nos pleurs et cette caresse divine ne finira plus, parce que les choses du temps auront passé pour jamais.

<sup>1</sup> *S. Jean*, XIV, 12.

<sup>2</sup> *S. Jean*, XXXI, 25.